

LA THEORIE DE LA CRISE CATASTROPHIQUE DU MPC BASE VITALE DE LA PRE- VISION REVOLUTIONNAIRE DU COMMUNISME.

2.11. LA THEORIE DES CRISES DE FRITZ STERNBERG.

Ce texte fait suite aux numeros 8, 12, 14, 17 et 22 de Communisme ou Civilisation et I de la RIMC, où nous avons publié le début de notre étude sur la théorie des crises, plus spécialement consacrée jusqu'à présent aux travaux de Rosa Luxembourg.

Rosa Luxembourg a fait des émules. Parmi ceux-ci il faut citer en bonne place Fritz Sternberg. Ce professeur d'économie politique, né en 1895, jouera un rôle notable dans le SAPD (1) où il fait figure de théoricien d'un parti réformiste. A partir de 1933 il émigre aux Etats-Unis où il résidera jusqu'à la chute d'Hitler.

Sternberg affirme se placer résolument dans la lignée luxemburgiste :

"Le problème de la relation entre la reproduction élargie et l'irruption dans un espace non-capitaliste a été découvert méthodologiquement par Rosa Luxembourg. Notre position par rapport à ce livre, qui est de la plus extrême importance pour le développement ultérieur du marxisme, est la suivante. Nous considérons comme correcte et fondée sa critique des schémas marxistes sur tous les points fondamentaux. Nous sommes, comme elle, d'avis que l'impérialisme, c'est-à-dire l'avance du capitalisme sur des territoires non-capitalistes, est une nécessité immanente, puisque le capitalisme - si non seulement il est la forme prédominante mais également la seule forme économique dominante - doit disparaître en peu de temps." (Sternberg P.62-63 L'impérialisme)

En fait l'ensemble des restrictions et des remarques critiques qu'il apporte à Rosa Luxembourg montre sa totale incompréhension des positions de cete dernière. Ce n'est pas un des moindres paradoxes du débat sur le livre de Rosa Luxembourg que de constater à quel point les propos de son auteur ont été peu compris. Adversaires mais aussi épigones ont la plupart du temps échangé des arguments qui rarement prenaient en compte les véritables préoccupations de Rosa Luxembourg.

Dans l'Allemagne de 1926, date de la publication de l'ouvrage de Sternberg, "L'Impérialisme", le communisme ne s'est jamais relevé de l'échec de l'insurrection de 1918-19 où Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht ont été assassinés. Le mouvement révolutionnaire restera écartelé entre le réformisme du KPD qui fusionne rapidement avec l'USPD (un parti "centriste") sous la direction d'une Internationale communiste toujours plus opportuniste, et le KAPD, qui développe en réaction à l'opportunisme des théories anarchisantes qui n'ont rien à voir avec le programme communiste. Par ailleurs le KAPD, ou ce qui en est à l'origine, après avoir été un bref moment majoritaire dans

les rangs ouvriers sombrera très rapidement dans une division groupusculaire. En 1926 alors que la contre-révolution marque ses derniers points décisifs ce n'est pas dans les rangs de la Social-Démocratie, fût-elle de "gauche", rouge du sang prolétarien qu'elle avait tout particulièrement fait verser, que l'on peut envisager trouver la moindre explication sérieuse des crises de la production capitaliste.

Nous ne discuterons pas ici des positions de Sternberg, dénuées de toute orthodoxie révolutionnaire, sur les salaires et la surpopulation. Sternberg s' imagine en effet qu'avec le mode de production capitaliste, qui ne repose pas sur la violence ouverte pour s'approprier le surtravail du prolétariat, il est nécessaire d'engendrer une surpopulation à cette fin. Tandis que pour Marx l'existence d'une surpopulation plus ou moins importante entraîne une divergence entre le prix et la valeur de la force de travail mais en aucun cas n'est nécessaire pour justifier la création de surtravail. Nous nous limiterons à la théorie des crises de Sternberg. De ce point de vue celui-ci appartient à cette lignée de l'économie politique qui s'efforce de réconcilier le programme communiste et la théorie économique bourgeoise.

Sternberg part de là où nous avons laissé l'exposé de Rosa Luxemburg. Il reprend en effet, en les théorisant bien au-delà des thèses de Rosa Luxemburg elle-même, les schémas du chapitre 25 de l'"accumulation du capital" où Rosa Luxemburg en augmentant la composition organique du capital fait apparaître un déficit de moyens de production dans le secteur I et un excédent de moyens de consommation dans le secteur II.

Le but de Rosa Luxemburg était de faire douter de l'universalité explicative des schémas, de montrer que les résultats auxquels étaient parvenus les théoriciens harmonicistes (et notamment Tougan-Baranovsky) quant à l'absence de crises si les proportions entre les deux secteurs étaient maintenues, n'avaient pas une base aussi solide que ceux-ci voulaient bien le dire. Les remarques critiques de Rosa Luxemburg par rapport aux schémas n'avaient pas d'autre but. Ce qui, somme toute, n'avait, chez Rosa Luxemburg, qu'un caractère accessoire, devient chez Sternberg la base d'un échaffaudage théorique rococo diamétralement opposé au programme communiste.

Rosa Luxemburg s'était refusée à considérer que le chapitre 25 de son ouvrage contenait l'essentiel de sa réflexion théorique sur la réalisation de la plus-value et les obstacles rencontrés, selon elle, par le capital dans ce procès. De nombreux critiques, qui n'avaient guère compris son argumentation centrale, s'emparèrent du schéma sur la reproduction élargie avec accroissement de la composition organique pour gloser sans fin. Avec Sternberg nous avons affaire à un épigone qui n'a pas plus compris que les critiques les propositions de Rosa Luxemburg mais qui, naïvement fasciné, par l'arithmétique des schémas voit là le nec plus ultra des "preuves" que la production capitaliste engendre des crises. Grisé par le mouvement mathématique des schémas, Sternberg s' imagine que Rosa Luxemburg a fourni au monde la preuve de la perspective de la crise du capitalisme. Encore que cette crise n'advient nécessairement que lorsque le mode de production capitaliste n'a plus la possibilité de réaliser les marchandises sur les marchés extra-capitalistes.

Dans la représentation de Sternberg cela implique une comparaison entre ce qu'il appelle le capitalisme "pur", en l'occurrence les schémas de Marx du livre II consacrés à la reproduction du capital, et

l'époque de l'impérialisme ou subsistent des territoires non-capitalistes. L'impérialisme est défini par Sternberg comme l'expansion du capitalisme vers les territoires non-capitalistes. Sternberg développe donc une argumentation, disons néo-luxemburgiste, qui est une extrapolation théorique à partir de points de vue secondaires traités par Rosa Luxemburg.

"Rosa Luxemburg a ici raison sur tous les plans, puisque les industries des moyens de production présentent une composition organique plus élevée que l'industrie des moyens de consommation, puisque, en conséquence de l'accumulation, c augmente plus rapidement que v dans le "capitalisme pur", où pour les deux groupes d'industrie il est supposé un même taux d'accumulation, un échange complet est impossible si bien qu'il reste dans le secteur II un excédent de moyens de consommation qui est fondamentalement invendable. Ce n'est pas un hasard, car cela résulte avec une nécessité mathématique des conditions du problème" (Sternberg P.71 L'impérialisme)

Donc, pour Sternberg, ce qui a été démontré c'est que dans le cadre du "capitalisme pur" pour un taux d'accumulation égal entre les deux secteurs et une élévation de la composition organique on en arrive à un excédent de consommation invendable dans le secteur II et pour Sternberg aucun adversaire de Rosa Luxemburg n'est parvenu à critiquer cela de manière satisfaisante.

Dans le dernier numéro consacré à la théorie des crises (N°1 R.I.M.C.) nous avons longuement vu en quoi tout ce qui concernait le chapitre 25 ne pouvait être considéré comme le point de vue théorique de Rosa Luxemburg et de l'expression de ses doutes quant à la possibilité de la réalisation de la plus-value destinée à l'accumulation. Et même s'il en allait ainsi, le type de crise qui apparaît dans le cadre des schémas de reproduction est parfaitement connu, puisqu'il est le seul type de crises admis par les économistes prétendant que les crises générales ne peuvent affecter la production capitaliste. Nous avons vu que les disproportions étaient inhérentes à la production capitaliste, mais que, quelle que soit leur gravité, elles ne pouvaient servir d'explication aux crises catastrophiques qui affectent périodiquement la production capitaliste.

Nous ne reviendrons pas en détail sur les considérations critiques que l'on peut faire sur les disproportions et l'introduction de la hausse de la composition organique dans les schémas de reproduction de Marx ; nous renvoyons le lecteur aux précédents numéros de notre revue. Si nous reprenons rapidement les arguments développés dans le dernier numéro traitant des crises sachons que, outre le problème méthodologique fondamental qui fait que les crises sont du type disproportion, c'est-à-dire excédent de marchandises d'un côté contre sous production de marchandises d'un autre côté, la solution et le retour permanents de phénomènes de ce type sont inscrits dans le processus de l'accumulation capitaliste. D'une part en engendrant une baisse des prix dans les branches en surproduction, liée à une hausse des prix dans les branches en sousproduction, la production se réorientera pour s'adapter aux nouvelles données du marché; d'autre part la production capitaliste possède une certaine élasticité et une certaine "plasticité" tout comme elle connaît l'existence de stocks. Tous ces facteurs favorisent l'adaptation et en même temps concourent au développement anarchique de la production capitaliste et donc, tout en permettant de les résorber, ils favorisent l'apparition de nouvelles disproportions. Par conséquent, en défendant finalement un

point de vue "disproportionnaliste" Sternberg est, sur ce point fondamental, fort éloigné de la théorie de Rosa Luxemburg.

N'ayant pas du tout la même vision des choses, il n'est guère surprenant que Sternberg en vienne à critiquer Rosa Luxemburg avec le même étonnement (caractéristique de ceux qui n'ont rien compris à son argumentation) que bon nombre d'adversaires déclarés. Poursuivant sa logique, Sternberg en vient donc à considérer que Rosa Luxemburg a eu tort quand elle affirmait que la totalité de la plus-value destinée à l'accumulation ne pouvait être réalisée à l'intérieur du mode de production capitaliste. Selon lui, conformément aux "démonstrations" fournies par les schémas avec hausse de la composition organique, ce n'est qu'une partie de la plus-value qui ne peut être réalisée au sein du "capitalisme pur". Par la même occasion c'est tout le sens de l'expansion impérialiste qui est modifié.

Chez Rosa Luxemburg, la classe capitaliste prise comme un tout se trouve dans l'incapacité de réaliser la plus-value destinée à l'accumulation, puisqu'elle ne peut considérer, lorsqu'elle la réalise, la marchandise pour sa valeur d'usage (c'est le propre de l'acheteur). Comme la fonction de la classe capitaliste est l'accumulation du capital ce n'est que dans la perspective d'une valeur d'échange extra, d'une plus-value, qu'elle peut envisager un tel achat, c'est-à-dire qu'elle n'achète une marchandise que pour en tirer une valeur d'échange supplémentaire (A-M-A' argent marchandise argent). Par contre le procès de réalisation suppose un échange selon une autre logique (M-A marchandise argent). Cette contradiction ne peut être résolue que par la demande extra-capitaliste qui permet à la plus-value destinée à l'accumulation d'être réalisée. Une fois en possession de l'argent, la classe capitaliste peut alors se préparer à l'accumulation avec pour seule perspective la plus-value.

Du point de vue de Sternberg la demande des zones extra-capitaliste a pour fonction d'écouler le solde invendable du secteur II mais aussi de le transformer en une offre de moyens de production pour le secteur I qui est déficitaire (le montant du déficit du secteur I correspond à l'excédent du secteur II). L'"expansion impérialiste" n'a pas pour fonction de réaliser la plus-value mais de résorber la disproportion en modifiant la composition de la production. Les marchés extra-capitalistes achètent des produits du secteur II (moyens de consommation) et fournissent des marchandises relevant du secteur I (moyens de production).

Pour être, dans les faits un théoricien des crises reposant sur les disproportions, Sternberg se rattache cependant à la tradition intellectuelle sous-consommationniste. Nous avons vu que l'économie politique se divisait en deux tendances par rapport à l'explication des crises.

Le "marxisme" si on entend par là les idéologies qui se sont développées autour du nom de Karl Marx afin de mieux mystifier le prolétariat s'est lui même divisé en ces deux tendances également éloignées du programme communiste.

Pour ce qui est des commentaires sur les fameux schémas élaborés par Rosa Luxemburg nous avons déjà eu l'occasion de souligner à propos d'Ernest Mandel et de la production d'armement comment de résultats tronqués en faux débats on en était arrivé à un enchevêtrement inextricable d'arguments relevant aussi bien d'une école que de l'autre ; le tout dans la plus grande confusion conceptuelle et intellectuelle.

En se ralliant à la théorie sous-consommationniste Sternberg développe toute une argumentation parfaitement vulgaire. Les difficultés supposées pour réaliser la plus-value sont compensées soit par la hausse des salaires (comme si la tendance du capital n'était pas de les abaisser ; ce qui n'exclut pas et c'est le grain de vérité des conceptions sous-consommationnistes la nécessité d'une classe moyenne dont la fonction est de consommer une partie croissante de la plus-value afin de favoriser la stabilité de la production capitaliste) soit au travers de l'augmentation de la population (thèse archi-vulgaire qui fait dépendre l'accumulation de l'accroissement de la population et non l'inverse). Viennent ensuite les arguments qui reposent sur la possibilité de trouver un exutoire, c'est-à-dire le commerce extérieur, qu'il se fasse avec les nations capitalistes ou avec les formes de production pré-capitalistes.

Comme Sternberg croit avoir trouvé avec les disproportions liées à la hausse de la composition organique la pierre philosophale qui fonde sa conception sous-consommationniste des crises, puisque c'est à cette tradition que se rattache sa vue d'ensemble, il reste conscient que, vu comme un tout, le commerce extérieur entre les nations capitalistes (pour autant que l'on considère qu'elle soient complètement capitalistes) ne change rien à l'affaire. Il arrive à la pensée de Sternberg ce qui arrive à toute pensée quand elle suit sa logique. Comme les bases en sont erronées et étrangères à toute perspective révolutionnaire, Sternberg élabore sur d'aussi faibles fondations un échaffaudage théorique d'autant plus ridicule qu'il lui faut à toute force intégrer les faits qui à la fois lui échappent et à la fois sont remodelés et produits pour être intégrés dans sa théorie générale.

Par exemple, Sternberg constate que le commerce extérieur se fait principalement entre les grandes nations capitalistes. Comme du point de vue du capital total un tel commerce extérieur n'offre aucune solution à la crise, Sternberg affirme alors qu'il permet de servir de relais pour les pays qui n'ont pas de colonies. Par exemple l'Allemagne, moins avantagée (nous sommes en 1926) que l'Angleterre ou la France, réalise par son commerce extérieur avec ces pays des échanges qui vont impliquer, pour les puissances coloniales les plus fortes, des échanges accrus avec leurs colonies. Sous cet angle elles servent de relais à des Etats capitalistes qui ne contrôlent pas directement autant de débouchés extra-capitalistes.

"En relation à notre problème on peut seulement dire que le commerce extérieur avec tous ces pays plus ou moins capitalistes peut influencer dans le sens que nous avons ébauché, c'est-à-dire pour rendre possible dans un pays capitaliste particulier la reproduction élargie qui n'est possible que dans le capitalisme "pur", la possession de territoires non capitalistes propres n'est pas nécessaire car le commerce extérieur avec une série d'Etats qui se trouvent dans différents stades de développement capitaliste rend possible la reproduction sans crises catastrophiques. La lutte contre les crises qui deviennent toujours plus violentes, l'affaiblissement de celles qui éclatent en toute occasion, ne se limite pas pour elles aux pays qui ont de grandes possessions coloniales propres ou un grand espace non capitaliste interne. L'affaiblissement des crises ne se limite pas à l'Angleterre, la France ou la Russie, mais comprend également le pays qui sans posséder un grand espace non capitaliste interne dispose seulement dans une faible

proportion de territoires non capitalistes propres c'est-à-dire de colonies : l'Allemagne. "L'Impérialisme Sternberg P.119-120)"

Avec cette théorie, mais Sternberg se garde bien d'une telle conclusion, il devrait conclure que, du moins sur le plan global, et hormis la part des échanges qui correspond selon lui à un échange de produits différents entre les pays capitalistes développés, la structure des échanges devrait être du même type qu'entre les pays coloniaux et les pays capitalistes c'est-à-dire un échange de moyens de consommation contre des moyens de production.

D'un autre côté, avons nous dit, on reconstruit l'histoire. Pour Sternberg l'impérialisme est cette phase historique où le capital se tourne vers les marchés extérieurs extra-capitalistes après avoir entamé les marchés pré-capitalistes nationaux. L'histoire du MPC n'est plus celle de l'évolution du procès de production avec le passage de la phase de soumission formelle du travail au capital à la phase de soumission réelle du travail au capital mais celle, reconstruite dans la logique théorique de Sternberg, de la course aux débouchés extérieurs du mode de production capitaliste. Qu'à l'occasion il en vienne à critiquer les théories monopolistes, parfois même avec des arguments qui peuvent retenir l'attention comme quand il montre que les pays capitalistes les plus développés n'étaient pas nécessairement les pays capitalistes les plus monopolisés et que la guerre a eu un grand rôle dans cette centralisation, ne doit pas faire oublier que les deux types d'argumentation sont aux antipodes du programme communiste.

De ce point de vue, nous retrouvons parfaitement la logique de type luxemburgiste dont le CCI est le dépositaire moderne et dégénéré. Ce qui pouvait se soutenir en 1926, tout en étant déjà un reniement du programme communiste, devient grotesque en 1989. Outre la vulgarité de la méthode qui consiste à opposer l'épuisement interne des marchés pré-capitalistes à la recherche de territoires extra-capitalistes l'inanité du raisonnement théorique conduit ceux qui l'utilisent à des explications toujours plus fantaisistes du cours du mode de production capitaliste. Pour Sternberg (et le raisonnement du CCI est de la même veine) l'impérialisme, c'est-à-dire l'intervention des Etats capitalistes au sein des territoires extra-capitalistes, conduit à des guerres impérialistes. Si dans l'époque antérieure (avant 1914) le capitalisme était démocratique il devient militariste et si dans la guerre prédominaient déjà les facteurs impérialistes ils ne peuvent que s'accroître avec la prochaine puisque avec l'extension de "l'espace sociologique" du capitalisme, les formes de production pré-capitalistes sont détruites et chaque pas dans la direction du "capitalisme pur" conduit vers la guerre impérialiste avec une nécessité mathématique.

Là où Sternberg est plus conséquent et moins menteur que le CCI c'est quand il affirme que toutes ces théories tournent le dos à Marx et que le développement réel du capitalisme infirme les prévisions de Marx et Engels.

Reprenant à son compte les évaluations de la social-démocratie sur l'atténuation des crises à la fin du XIX^e siècle, Sternberg se contente de répliquer que c'est l'expansion impérialiste qui a permis, en obtenant les débouchés nécessaires à l'accumulation, cet état de fait (tout comme la hausse du salaire réel). Mais avec la disparition progressive des débouchés le capitalisme n'a d'autres perspectives que la guerre impérialiste et entre dans une phase de décadence.

Pour le programme communiste le cours du mode de production capitaliste est un cours catastrophique, c'est-à-dire que régulièrement le développement de l'accumulation capitaliste se traduit par des crises générales de surproduction qui dévastent la société comme le ferait une catastrophe naturelle ; avec cette différence que les causes de ces catastrophes sont sociales et spécifiques de la seule production capitaliste. Si ce même programme communiste démontre que les crises du mode de production capitaliste ont tendance à s'aggraver, cette conception ne saurait être isolée de l'histoire réelle. Il ne faut pas, en effet, confondre la théorie générale et l'évaluation d'une période historique donnée.

Le cadre historique général, et au sein de celui-ci de nombreuses précisions seraient nécessaires, laisse apparaître que depuis 1847, période à partir de laquelle les crises décennales sont parfaitement identifiées, on peut distinguer quatre grandes périodes. Celle qui va jusqu'en 1880 environ et où le cycle décennal apparaît avec netteté, puis la période qui va jusqu'à la première guerre mondiale. Dans cette phase le marché mondial s'élargit et l'Angleterre voit émerger des concurrents qui lui disputent la suprématie sur le marché mondial. Après une phase de stagnation de la production en Angleterre, la croissance économique se relève et un cycle de 8-10 ans environ se dessine. Les théories social-démocrates sur le développement pacifique du capitalisme, sur l'atténuation des contradictions entre le capital et le travail et la possibilité de dompter le monstre capitaliste en s'emparant par la voie démocratique de l'Etat bourgeois s'effondrent en même temps que la Seconde Internationale alors que se déchaîne la première guerre mondiale. L'entre-deux-guerres est marqué par la plus grande crise économique de l'histoire du mode de production capitaliste (encore que l'étendue de la dévalorisation des crises de 1975 ou 1981 par exemple dépassent en valeur mais non par leur profondeur celle de 1929 ; par ailleurs la crise de 1987 constitue la plus grande crise financière de l'histoire) et l'issue n'en sera trouvée qu'avec la seconde guerre mondiale et ses 60 millions de morts. Après la seconde guerre mondiale, une des plus prospères et des plus rapides phases d'accumulation se met en place (la croissance est si forte que le taux de croissance moyen au XXème siècle est plus élevé qu'au XIXème bien que la période d'entre-deux-guerres ait été marqué par une relative stagnation dans le progrès des forces productives) tandis que la durée du cycle est d'environ 6 ans. Les crises, au début de cette période, sont suffisamment faibles pour que la bourgeoisie, après avoir parachevé la contre-révolution sur le prolétariat, puisse croire pouvoir également s'affranchir des lois qui régissent la production capitaliste. Elle s'en va répétant que désormais, grâce à l'intervention de l'Etat, les crises disparaissent, si bien que nous n'avons plus en face de nous que des "récessions", c'est-à-dire un ralentissement de l'activité économique et non un recul marqué de celle-ci comme pour une crise. Le retour à des crises de plus grande ampleur, loin de faire changer le vocabulaire hypocrite des représentants du capital a eu pour conséquence, et cela arrive régulièrement quand on tente de changer les choses en changeant leur nom, que récession soit devenu synonyme de crise (il n'en est pas pour autant -sauf peut-être pour le CCI- un concept conséquent du point de vue scientifique).

Les faits sont têtus, Lénine aimait répéter ce proverbe anglais, et la réalité se venge toujours des singeries bourgeoises et des économistes, cette catégorie d'idéologues particulièrement dégénérée.

Seul le parti communiste au sens historique du terme restera

durant cette période fidèle à l'idée qu'à la relative prospérité reposant sur une exploitation inouïe du prolétariat, prospérité entrecoupée de féroces guerres coloniales et de crises de faible ampleur, succéderait des crises plus graves qui viendraient ébranler la citadelle capitaliste et pousseraient le prolétariat à reprendre le chemin de la lutte révolutionnaire.

Ce n'est un paradoxe que pour les imbéciles que de constater que si les dernières années ont vu la défaite du "marxisme" elles ont en même temps toujours plus confirmé la victoire théorique du parti communiste et de son programme, le programme de la société sans classes, sans Etat et sans argent, le programme de la dictature révolutionnaire du prolétariat.

Alors que 1989 n'a toujours pas apporté la crise économique attendue (cf C ou C n°14, 17, 20 et RIMC n°1) deux hypothèses sont désormais en balance, soit la crise générale doit éclater d'un moment à l'autre ce qui signifie que tous les artifices qui ont permis de juguler la crise sont épuisés et donc la crise est proche ; soit les Etats capitalistes ont réussi à l'englober et l'échéance d'une nouvelle et grande crise est reportée vers 1993.

Replacée dans un contexte historique la perspective communiste des crises s'impose d'elle même et 150 ans d'histoire du capitalisme moderne, depuis que la phase de soumission réelle du travail au capital s'est affirmée, ont bien montré l'existence de crises générales de surproduction et leur tendance à s'aggraver avec le développement de l'accumulation capitaliste. Nul besoin de mettre sur le compte des marchés extérieurs, comme le fait Sternberg, la prospérité relative du mode de production capitaliste à certaines époques ni l'existence de certains faits qui, paraît-il tournent le dos aux thèses de Karl Marx. Si nous voulons bien admettre que l'expansion coloniale ait eu un rôle dans la croissance de la production capitaliste à la fin du XIXème siècle, nous reconnaissons également que la perte des colonies en a eu un autre dans les progrès de l'accumulation dans la deuxième moitié du XXème siècle. Et dans un cas comme dans l'autre, l'idée mécaniste que des débouchés extérieurs aient été l'exutoire nécessaire pour réaliser une fraction de la plus-value est vide de sens. Elle l'est d'autant plus (c'est aujourd'hui le principal problème du CCI qui se livre à des acrobaties théoriques du plus haut comique pour le résoudre) que dans la deuxième moitié du XXème siècle ces débouchés extérieurs sont sensés s'être réduits comme une peau de chagrin.(2)

Quelle que soit l'incidence des formes de production antérieures, le capital soumet toujours plus la société à ses lois. En détruisant ces formes de production, en devenant toujours plus "pur" non seulement le capital n'entre pas en décadence mais il réalise son être. Ce processus est en fait caractéristique de la phase de soumission réelle du capital où, tandis qu'il s'appuyait sur les anciennes formes de production pour prendre son essor dans la phase de soumission formelle du travail au capital, désormais le capital s'émancipe de cette base limitée.

Sternberg ne s'arrête pas là dans sa remise en cause de Marx et du programme communiste; répétons que, toutefois, il est beaucoup plus honnête que le CCI quand il affirme que ses positions n'ont rien à voir avec Marx, tandis que le CCI s'efforce de faire passer sa camelote frelatée pour un produit orthodoxe et révolutionnaire. Trente ans plus tard, dans son ouvrage " le conflit du siècle", si Sternberg n'évoque guère sa théorie de la surproduction à base de disproportion

due à la hausse de la composition organique, il reste cependant fidèle à sa conception sous-consommationniste et néo-luxemburgiste. En devenant toujours plus social-démocrates, en s'éloignant toujours plus du communisme les positions de Sternberg ressemblent curieusement toujours plus à celles du CCI auquel il sert (a servi ?) de référence grâce à une collection de statistiques datant des années ... 1950 pour fonder la décadence dans les années 1980.

Donc non seulement Sternberg affirme que l'existence de marchés extérieurs a pu permettre un cours historique allant à l'encontre des prévisions de Marx quant à la tendance à l'aggravation des crises, mais, de plus, ces marchés extérieurs de par leur importance dans le processus d'accumulation tout comme leur effet variable suivant les moments réduisent à néant toute possibilité et théorie du cycle mais, également, il auraient permis d'augmenter les salaires réels de la classe ouvrière, d'accroître les classes moyennes, de limiter la disparition de la paysannerie et donc d'offrir au capital un rempart social face à la révolution prolétarienne. De plus, pour Sternberg, la disparition de ces marchés extra-capitalistes, loin de signifier la réalisation des lois du capital comme le montre la théorie révolutionnaire, plongerait le mode de production capitaliste dans une phase de décadence où l'évolution de l'accumulation ne suivrait pas une ligne entrecoupée de ruptures profondes comme le voudrait la théorie de Marx, mais une courbe descendante où les crises, ou la crise, deviendraient quasiment permanentes. Sternberg en déduit des conséquences politiques logiques avec son point de vue. Le capitalisme allant de crise en guerre la socialisation des forces productives nécessaires pour que le socialisme soit possible risquent de s'évanouir.(3)

"Selon Marx chaque jour qui passe dans le capitalisme accroît la concentration des entreprises ; de ce fait, les conditions pour le mode de production capitaliste deviennent toujours plus favorables. Le procès de socialisation des moyens de production avance quotidiennement. (...) La possibilité de la révolution socialiste est tous les jours plus forte, gagne tous les jours en vraisemblance pour autant qu'elle dépend de la maturation des conditions objectives, de la socialisation.(...) La première guerre mondiale ne mit pas fin à la tendance à la maturation de la socialisation du capitalisme (...) Mais en aucune manière il ne doit toujours en être ainsi, au contraire, avec le développement des moyens techniques auxiliaires toujours plus importants il est possible qu'avec de nouvelles guerres impérialistes la destruction de capital prenne des dimensions colossales. Par conséquent la ligne simple et directe du développement capitaliste que Marx a vue n'est pas suffisante. (...) Marx n'a vu qu'un aspect (...) En conséquence en opposition à la perspective de Marx sont possibles deux directions.(...) la série des guerres impérialistes (...) peut élever les états impérialistes actifs à la catégorie de Rome à travers les destructions et empêcher ainsi que les forces productives atteignent leur maturité, que la transition vers le socialisme se produise en tant que conséquence naturelle. (...) Selon Marx le danger pour une révolution socialiste était seulement qu'elle se produise trop tôt, qu'elle arrive avant que les forces productives soient suffisamment développées (...). Ceci est une erreur qui peut avoir les plus funestes conséquences : la révolution peut arriver trop tard."(Sternberg L'impérialisme P. 237, 238, 239, 240)

Voilà bien la logique fataliste dont l'envers dialectique est le volontarisme. Si pour le CCI la révolution est impossible dans la phase d'ascendance du capitalisme, elle risque d'arriver trop tard (en 1926) pour un Sternberg. Avant la décadence les conditions objectives n'étaient pas réunies, après la décadence elles ne le sont plus. La révolution n'a été possible qu'un (grand) soir, mais, ce soir là, les "révolutionnaires décadencistes" dormaient et, c'est ainsi qu'est passée la locomotive de l'histoire dont il ne reste plus qu'à évoquer le sifflet ou le jet de vapeur au café du commerce.

Tous ces enfantillages reposent sur l'ignorance la plus crasse du communisme révolutionnaire. Nous reviendrons ailleurs sur la dialectique entre les forces productives et les rapports de production. Que cela ne nous empêche pas de remettre en mémoire au lecteur un extrait du travail de notre parti :

"Marx n'a pas escompté une montée et ensuite un déclin du capitalisme, mais au contraire l'exaltation dialectique de la masse des forces productives que le capitalisme contrôle, leur accumulation et leur concentration illimitées, et, en même temps, la réaction antagonique des forces dominées représentées par la classe prolétarienne. Le potentiel productif et économique général monte toujours jusqu'à ce que l'équilibre soit rompu : on a alors une phase révolutionnaire explosive dans laquelle, au cours d'une très courte période précipitée par la rupture des anciennes formes de production, les forces productives tombent pour se donner une nouvelle assise et reprendre une ascension plus puissante.

La différence entre les deux conceptions s'exprime ainsi dans le langage des géomètres : la première courbe ou courbe des opportunistes (révisionnistes type Bernstein, staliniens, partisans de l'émulation, intellectuels révolutionnaires pseudo-marxistes) est continue dans tous ses points (admet une tangente), c'est-à-dire procède pratiquement par des variations imperceptibles d'intensité et de direction. La seconde courbe par laquelle nous avons voulu donner une image simplificatrice de la "théorie des catastrophes" tant décriée présente à chaque époque des points que l'on appelle en géométrie "cuspidés" ou "points singuliers". En ces points, la continuité géométrique, et donc la gradualité historique disparaît; la courbe "n'a pas de tangente", ou même admet toutes les tangentes", comme au cours de la semaine que Lénine ne voulut pas laisser passer.

Il est à peine nécessaire de noter que le sens général ascendant ne se relie pas à des visions idéalistes sur le progrès humain indéfini, mais à la donnée historique de la croissance gigantesque et continue de la masse matérielle des forces productives dans la succession des grandes crises historiques révolutionnaires" (Réunion de Rome 1951)

Quant à la hausse des salaires ou la croissance des classes moyennes voilà autant de faits prévus par Marx qui voit dans l'augmentation de la productivité et de l'intensité du travail dans le cadre de la phase de soumission réelle du travail au capital la base matérielle pour, d'une part, augmenter le salaire réel et, d'autre part, assurer le développement d'une classe improductive dont la fonction économique politique et sociale est de permettre une plus grande stabilité de la production capitaliste. Ces éléments n'empêchent pas la théorie révolutionnaire de démontrer qu'avec le développement du capital croît également son ennemi mortel le

prolétariat qui devient la force prépondérante voire majoritaire (aussi bien relativement qu'absolument) dans la société et dont la condition relative, empire en regard de la richesse accumulée sous forme de capital tandis que le procès d'accumulation accroît toujours plus l'insécurité de son travail pour le jeter dans la rue lors des grandes crises de surproduction qui affectent périodiquement la production capitaliste.

En conclusion, nous pouvons considérer en avoir terminé avec la critique de Sternberg, dont la théorie ne possède aucun intérêt pour la théorie communiste des crises ni d'ailleurs pour la théorie communiste en général. Nous reviendrons sur la théorie luxembourgistes avec l'étude des positions des fractions belges et italiennes de la gauche communiste au cours des années 1930.

oOo

(1) Après avoir été le bourreau de la révolution allemande le SPD, pilier de la République de Weimar, reste le parti dominant en 1928 où il rassemble le tiers de l'électorat allemand. Le glissement toujours plus affirmé du SPD vers le militarisme comme son légalisme pacifiste vis-à-vis de la montée du fascisme poussent des dirigeants comme Kurt Rosenfeld et Max Sezdewitz -des anciens de l'USPD - à démissionner. Ils constituent, rejoints par Paul Fröhlich qui a tenté de constituer un éphémère KPO (parti communiste d'opposition) en 1928 et Fritz Sternberg, le SAPD (Parti socialiste ouvrier allemand).

Il n'est pas inutile de noter que le SAPD fusionnera avec d'autres formations social-démocrates dans l'émigration (ISK-SOPADE), pour former "L'union des socialistes allemands", union qui travaillera à préparer le relais du nazisme sous la houlette des alliés. Willy Brandt travaillait également dans le SAPD, et ce n'est pas un des moindres paradoxes que d'y retrouver aussi le critique vulgaire de Rosa Luxemburg, Eckstein.

(2) Il est du devoir d'un auteur quand il expose un sujet particulièrement aride de trouver quelques instants de pause qui donnent l'occasion aux zygomatiques de fonctionner. Nos lecteurs savent que le CCI se réclame de la théorie générale de Rosa Luxemburg quant à la réalisation de la plus-value. Nos lecteurs savent également que le CCI n'y a rien compris. Cela nous vaut des réflexions "théoriques" qui suivant l'humeur du révolutionnaire conduisent soit à être atterré quant aux capacités intellectuelles de ce qui constitue "l'avant-garde" du prolétariat soit à la franche rigolade quand l'importance des sectes est relativisée et qu'il faille plutôt les considérer comme l'avant-garde de la clownerie internationale.

Pour Rosa Luxemburg, étant donné sa conception de la contradiction entre production et réalisation de la plus-value, il fallait fondamentalement une demande extérieure au mode de production capitaliste. Seul un monde extérieur au mode de production capitaliste pouvait considérer les marchandises représentant la plus-value destinée à l'accumulation sous l'angle de la valeur d'usage. Les modalités techniques de paiement avaient alors un caractère secondaire. Que ce soit de l'or ou un crédit international fourni par la puissance capitaliste elle-même et que la nation emprunteuse se chargera de rembourser en préssurant les populations, et les jettant toujours plus dans l'arène du marché mondial n'avait ici aucune

importance. La condition sine qua non de l'argumentation de Rosa Luxemburg c'est que, du point de vue du capital total, la classe capitaliste est tributaire d'une demande extérieure au mode de production capitaliste. Comment alors que cette demande s'étirole, expliquer que dans ce cas la société bourgeoise puisse accumuler et accumuler plus rapidement que dans le passé ? Le CCI qui cherche désespérément des réponses à ses sophismes a trouvé une panacée : le crédit. A l'en croire le "crédit constitue une avance sur la réalisation de la plus-value et permet ainsi d'accélérer la clôture du cycle complet de la reproduction du capital." (Revue Internationale P.12 N°56)

Que signifie une telle phrase ?

Si du point de vue du capital total le capitaliste dispose d'un crédit à quoi va-t-il l'employer ? Qu'il rembourse avec ce crédit ses créanciers où qu'il investisse il entreprend ou si ce n'est lui ce sera son créancier ce que justement on a déclaré impossible à savoir la réalisation de la plus-value. L'argent entre les mains de l'un ou l'autre des capitalistes, sert alors de base à l'accumulation et par la même occasion, du point de vue du capital total à la réalisation de la plus-value. Du même coup toute possibilité de crise s'évanouit. La perspective de la crise permanente se transforme en la démonstration de l'éternité du mode de production capitaliste. Voilà le superbe résultat atteint par le CCI.

(3) Cette idée est parfaitement reprise par les ancêtres du CCI, Internationalisme :

"Le capitalisme représente une étape indispensable et nécessaire (sic) à l'instauration du socialisme dans la mesure où il parvient à développer suffisamment les conditions objectives. Mais, de même qu'au stade actuel, et c'est l'objet de la présente étude, il devient un frein par rapport au développement des forces productives, de même la prolongation du capitalisme, au delà de ce stade, doit entraîner la disparition des conditions du socialisme" (Internationalisme 1952)

A défaut de la disparition des conditions du socialisme on peut par contre constater la disparition d'Internationalisme tout comme on peut considérer que, 37 ans après de tels morceaux de bravoure, la disparition des bases objectives du socialisme petit bourgeois du CCI est à l'ordre du jour.